



HAL
open science

Machine

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. Machine. Alessandro Arienzo e Stefania Mazzone (dir.). Genealogie plurali. Per un lessico del pensiero critico, Ombre Corte Editrice, 2023, Cartografie, 9788869482731. halshs-04186689

HAL Id: halshs-04186689

<https://shs.hal.science/halshs-04186689>

Submitted on 24 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MACHINE

Thierry Ménissier, Université Grenoble Alpes

Référence : version française de Ménissier, T., « Macchina », contribution à Stefania Mazzone e Alessandro Arienzo (a cura di), *Post-scriptum. Genealogie del plurale*, Vérone, Ombre Corte Editrice, coll. « Cartografie », à paraître en 2023.

On définit couramment la machine comme un artefact complexe impliquant plusieurs fonctions, qui grâce à un moteur transforme l'énergie pour produire un travail sous la forme d'un ensemble de tâches. Quant à eux, un appareil et un outil, s'ils peuvent également accomplir plusieurs tâches, ne font qu'utiliser l'énergie. La machine ne renvoie pas seulement à un type d'objets, elle constitue un véritable modèle pour comprendre en quoi consiste la technique, bien qu'elle ne résume pas à elle seule le phénomène technique. La machine représente même le modèle de la technique moderne et contemporaine, valable pour les sociétés développées ; elle s'est imposée comme telle, ainsi que l'avait bien compris Marx, avec l'importance de l'industrie pour ces sociétés. L'importance de la machine comme objet pour la philosophie permet de penser la centralité de la technique dans l'existence humaine. Elle révèle à cet égard le sens authentique de la technique tel que la modernité l'a conçue, et cela jusqu'au paradoxe : constituer, pour les êtres humains, la médiation la plus complexe et la plus élaborée – et en ce sens la plus aboutie – avec la nature.

Pas de modernité sans machine

Afin de mieux comprendre les termes du paradoxe, il est nécessaire de souligner, au-delà du constat historique de l'émergence de mécanismes concrets de plus en plus sophistiqués, avant même l'essor de la révolution industrielle du XIX^{ème} siècle, le rôle structurant du modèle mécanique pour la compréhension que la modernité a eue d'elle-même. La révolution scientifique copernicienne et galiléenne du dix-septième siècle s'est en effet déclinée sous la forme de la mise au premier plan du modèle de l'automate comme paradigme intellectuel majeur. Voulant caractériser le règne de l'étendue par opposition à celui de la pensée, Descartes en a donné une première version à travers sa caractérisation de la vie animale comme ensemble de mécanismes produisant du mouvement¹. Ensuite La Mettrie, dans une perspective matérialiste, a inventé le paradigme de l'homme-machine². Cette définition de la vie en regard du fonctionnement mécanique a nourri une durable représentation technique de la santé considérée comme l'heureux agencement des organes, et par suite une philosophie des normes homéostatiques qu'on peut encore retrouver jusqu'à l'œuvre de Georges Canguilhem³.

La machine peut également être considérée comme le symbole que la modernité s'est donné à elle-même pour comprendre son propre pouvoir sur le monde. Pour reprendre l'analyse à partir des images mentales fournies par la médecine, on constate à quel point l'humain machinisé représente à la fois un désir et un cauchemar, mais toujours en relation avec la représentation de la puissance technologique. Le prométhéisme des modernes trouve dans l'humain augmenté la traduction de son ambiguïté structurelle. Une telle tendance est manifeste dès l'acte de naissance en 1818 du mythe de la créature du Docteur Frankenstein inventée par

¹ René Descartes, *Lettera a Mersenne*, 30 juillet 1640, in René Descartes, Isaac Beeckman, Marin Mersenne, *Lettere 1619-1648*, a cura di Jean Robert Armogathe e Giulia Belgioioso, Milano, Bompiani, 2015.

² Julien Offroy de La Mettrie, *L'uomo Macchina*, a cura di Fabio Polidori, Milano Udine, Mimesis, 2015.

³ Georges Canguilhem, *Il Normale e il patologico*, a cura di Mario Porro, postazione di Michel Foucault, Torino, Einaudi, 1998.

Mary Shelley⁴. Elle est encore plus évidente avec les dizaines de représentations des cyborgs dans la culture occidentale depuis les débuts de la science-fiction moderne dans les années 1950⁵.

Aujourd'hui, les machines ne sont plus uniquement constituées de mécanismes. Ce terme désigne la combinaison ou l'agencement de pièces matérielles, assemblés en vue d'un fonctionnement qui repose sur le mouvement. Les automates contemporains sont très différents, car ils sont nés avec l'informatique, science qui repose sur le codage mathématique des informations véhiculées grâce à l'énergie électrique. Les ordinateurs sont-ils encore des machines ? S'ils sont des automates, ils ne sont pas des machines au sens étroitement mécanique du terme. L'automate cartésien avait ouvert la voie à une représentation certes mécanique, mais anthropocentrée de la vie ou en tout cas aisément maîtrisable par la pensée humaine, puisque le modèle qui servait à penser la vie, la machine, était une invention humaine. La machine émancipée du mécanisme produit quant à elle une considérable inquiétude : elle ouvre à la considération des problèmes infinis, d'ordre à la fois ontologique, social, historique, éthique et politique, posés par le régime post-humain⁶.

La considération de la machine par la philosophie politique est nécessaire

L'activité politique est souvent aperçue par la philosophie comme le domaine de l'agir collectif, et considérée, dans des sociétés sécularisées, comme la modalité fondamentale pour développer une action réfléchie capable d'orienter leur devenir historique. Or, elle ne consiste pas moins en l'administration des humains et en la gestion des choses, deux dimensions pratiques fondamentales dont il apparaît *a minima* nécessaire de considérer qu'elles représentent les conditions de possibilité et même de réalisation de l'agir collectif. Or, à part certains auteurs qui ont entrepris de questionner le phénomène bureaucratique⁷, la relation entre ces trois aspects a traditionnellement été minorée par le questionnement philosophique, comme si l'importance des moyens de la politique se trouvait déniée par la philosophie, ou en tout cas considérée comme une chose sans relief ni profondeur. De plus, par elle-même, la sous-détermination par la philosophie de la nature particulière et des usages de l'administration et de la gestion s'avère génératrice d'une illusion typiquement philosophique sur la politique. Cette sous-détermination présente le défaut d'occulter un certain nombre de caractères irréductibles de la politique, ce qui limite la compréhension de cette dernière. Mais elle devient un véritable problème en regard de l'évolution de l'administration et de la gestion sous l'effet des nouvelles technologies informatiques et numériques. A l'ère de « l'algocratie » définie comme le pouvoir consenti aux algorithmes dans la vie culturelle et politique⁸, quelle peut être la pertinence d'une pensée philosophique de la politique qui se montrerait aveugle et sourde sur une des plus grandes transformations depuis l'usage de l'écriture à des fins civiles, c'est-à-dire depuis les prémisses de l'État et de l'approche rationnelle de l'agir collectif ?

⁴ Mary Wollstonecraft Shelley, *Frankenstein, o Il Prometeo Moderno* [1818], traduzione di Silvia Castoldi, introduzione di Mario Praz, Milano, BUR Rizzoli, 2019.

⁵ Voir Antonio Caronia, *Il Cyborg. Saggio sull'uomo artificiale*, Milano, ShaKe Edizioni Underground, 2001. Print.

⁶ Voir *Umano, post-umano. Potere, sapere, etica nell'età globale*, a cura di Mariapaola Fimiani, Vanna Gessa Kurotschka, Elena Pulcini, Roma, Editori Riuniti, 2004 ; Antonio Caronia, Alberto Abruzzese, Loretta Borrelli, Fabio Malagnini. *Dal Cyborg al postumano. Biopolitica del Corpo artificiale*, Milano, Meltemi, 2020.

⁷ Voir par exemple Claude Lefort, *Éléments d'une critique de la bureaucratie*, Genève, Droz, 1971, particulièrement chapitre XII : « Qu'est-ce que la bureaucratie ? », p. 287-314.

⁸ Selon la formule employée par John Danaher, « The Threat of Algocracy : Reality, Resistance and Accommodation », *Philosophy & Technology*, n°29, 2016, p. 245-268 ; et « Freedom in an Age of Algocracy », in Shannon Vallor (eds.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Technology*, New York, Oxford University Press, 2020, p. 250-272.

La mise au second plan des conditions matérielles de la politique doit être reliée à la sous-estimation de la technique comme sujet digne d'intérêt pour la philosophie, ou, pour mieux dire les choses, elle doit être corrélée au manque de considération de la part des philosophes de la profondeur de l'agir technique. De fait, observer, décrire et analyser l'activité politique à partir d'un regard qui privilégie la *technè* plutôt que l'*épistèmè* (elle-même entendue comme recherche de principes métaphysiques ou scientifiques) constitue un décalage apparemment iconoclaste mais nécessaire, car il en dévoile plus complètement certains aspects fondamentaux. Un tel décalage a notamment été repéré par Bernard Stiegler, qui proposa de reprendre la philosophie politique dans une perspective phénoménologique à partir des acquis scientifiques aussi bien que des cadres intellectuels de l'anthropologie historique de la technique de Leroi-Gourhan⁹.

Ce geste implique de reconsidérer l'anthropologie en faisant l'hypothèse que penser, pour un être humain, suppose nécessairement de se rapporter au monde à travers un ensemble de dispositifs artefactuels et efficaces plus ou moins visibles, le degré de cette visibilité dépendant de la proximité ou de la ressemblance des techniques employées avec ce qui est communément considéré comme naturel à un moment donné de l'histoire. Selon la perspective adoptée par l'anthropologie historique des techniques, la relation de l'humain à ses propres activités fondamentales (telles que se nourrir et se défendre, se déplacer et se soigner, acquérir et transmettre ses connaissances, etc.) s'effectue en fonction des outils qu'il a mis à sa disposition à travers l'histoire, et qui sont toujours corrélés aux dispositifs sociaux, culturels et symboliques qui rendent réellement efficace leur usage¹⁰. Ce qui invite à mettre l'une et l'autre en perspective avec l'Évolution à laquelle, à l'instar des autres espèces animales, se trouve soumise l'humanité. À travers ce prisme, il apparaît que les instruments techniques plus ou moins complexes inventés par l'humanité découlent de la station debout et du développement de certaines zones cérébrales particulières. Véritables orthèses cognitives produites par le dialogue de l'intelligence avec la matière, les systèmes sociotechniques doivent donc être considérés comme les étapes du développement de l'humanité.

L'émergence de l'intelligence artificielle : le « coup d'État » d'une « idéologie scientifique »

Tout en conservant l'apparence du débat public démocratique, les sociétés développées se trouvent dominées par une nouvelle sorte de savoir technologique. L'expertise algorithmique réalisée par des technologies de calcul d'intelligence artificielle, c'est-à-dire par des machines, tend à remplacer l'activité humaine traditionnelle. Ce qui revient à produire le risque de réduire l'administration des êtres humains à la gestion des choses, la seconde assimilant littéralement ce qui, dans la première, demeurait jusqu'alors « politique », au sens où elle était toujours susceptible de relever d'un débat public portant sur les valeurs et les options préférables. Il est très difficile de préciser exactement à quel moment s'est opérée cette transformation, la difficulté tenant au fait que l'expertise algorithmique a été préparée et même anticipée par l'essor de la statistique comme technique privilégiée de gestion et de prévision¹¹.

⁹ Voir Bernard Stiegler, *La colpa di Epimeteo*. Vol. 1: *La tecnica e il tempo* [1994], Roma, Luiss University Press, 2023 ; André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la parole*, tome I : *Technique et langage* [1964], Paris, Albin Michel, 1995, et tome II, *La Mémoire et les rythmes* [1965], Paris, Albin Michel, 1998.

¹⁰ Voir également André Leroi-Gourhan, *Milieu et technique (Evolution et techniques*, tome II) [1945], Paris, Albin Michel, 1973 ; *Le religioni della preistoria. Paleolitico* [1964], a cura di Elina Klersy Imberciadori, Milanon Adelphi, 2012.

¹¹ Voir Alain Desrosières, *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 2000 ; et Alain Supiot, *La gouvernance par les nombres. Cours au Collège de France (2012–2014)*, Paris, Fayard, 2015.

Préparée par de telles transformations, l'expertise algorithmique est rendue évidente par les étonnantes performances qui sont les siennes en matière de gestion. Du fait de sa fiabilité intrinsèque comme de la confiance sociale dont elle bénéficie, elle s'impose aujourd'hui avec force au cœur même des services publics après avoir contaminé (mais, pour ce qui les concerne, sans surprise) les organisations privées vouées à la production des biens et des services. Si bien que, l'activité politique, envisagée du point de vue de son expression matérielle, se voit aujourd'hui investie d'une nouvelle forme de rationalité qui échappe encore largement aux capacités d'observation, de description et d'analyse des philosophes. L'expertise algorithmique, qui régit aujourd'hui la gestion publique et tend à dominer l'administration, se trouve en quelque sorte soustraite au jugement philosophique qui pourrait assigner des limites raisonnables à la tentation d'« augmentation » dont est victime l'institution sous l'effet des promesses de l'intelligence artificielle ¹².

Pour rendre compte de ce mouvement, il est possible de mobiliser deux concepts, celui de « coup d'État » proposé par Gabriel Naudé et celui d'idéologie scientifique. Le premier renvoie à l'action soudaine et brutale engagée par de nouveaux acteurs sur la scène politique et redéfinissant durablement les modalités de l'activité publique¹³. La notion d'idéologie est quant à elle passible de plusieurs définitions, mais également de plusieurs types d'usages, savants ou courants. Dans le sens que lui a donné Georges Canguilhem au sein de ses recherches en philosophie de l'histoire des sciences, plus précisément qualifiée comme « idéologie scientifique » elle apparaît remarquablement pertinente pour décrire et évaluer la situation contemporaine¹⁴. La notion d'idéologie scientifique n'est ni nécessairement négative ni critique : elle désigne l'état de formalisation incomplète d'un savoir à un moment de son développement, qui lui permet de se faire vecteur d'anticipation et de transformations sociales.

L'expertise algorithmique, aujourd'hui sous-tendue par les technologies d'intelligence artificielle, doit être considérée comme une idéologie scientifique : elle n'évoque pas seulement la réalité du travail des machines de calcul de données, mais s'adosse à un savoir cohérent et robuste, celui des mathématiques informatiques et renvoie à une véritable doctrine de la circulation et du contrôle de l'information, qui avait été anticipée par Norbert Wiener avec son approche cybernétique de la société¹⁵. Ainsi équipée, l'expertise algorithmique est comme tout savoir qui devient dominant au sein de sociétés modernes fondées sur une forte attente à l'égard des sciences, capable d'opérer des prédictions de développement qui se réalisent à son profit. Or, elle recouvre une véritable vision du monde capable de transformer considérablement les sociétés humaines.

La primauté de la gestion sur l'administration dans les « sociétés algorithmiques »

Se met actuellement en place un modèle qu'on pourrait nommer « société algorithmique », en désignant par cette expression la condition numérique individuelle aussi bien que les activités publiques assistées et augmentées par les *data*. L'émergence de ce modèle modifie la donne en termes de philosophie politique. Elle consacre en effet une « vision numérique du monde », qui substitue un type de langage à un autre. Le langage mathématique de l'informatique peut en effet être décrit comme indiscutable par sa précision et son efficacité, il

¹² Voir Thierry Ménissier, « Jusqu'où l'institution peut-elle être augmentée ? Pour une éthique publique de l'intelligence artificielle », *Quaderni. Communication, Technologies, Pouvoir*, 2022/01, n°105, p. 73-88.

¹³ Gabriel Naudé, *Considerazioni politiche sui colpi di Stato* [1639], a cura di Alessandro Piazzi, Milano, Giuffrè, 1992.

¹⁴ Georges Canguilhem, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? », in *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie. Nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences* [1977], in *Œuvres complètes* (éd. Camille Limoge), tome III, *Écrits d'histoire des sciences et d'épistémologie*, Paris, Vrin, 2019.

¹⁵ Norbert Wiener, *Introduzione alla cibernetica. L'uso umano degli esseri umani* [1952], a cura di Dario Persiani, Torino, Bollati Boringhieri, 2012.

n'est toutefois ni sémantique ni conceptuel, et il s'avère par suite (et pour l'heure) insuffisamment réflexif et critique. Or, sous l'effet de l'essor factuel de l'expertise algorithmique, il prend la place de celui du droit public et de la philosophie politique, langage qui pour sa part a nourri la société politique moderne *via* la séparation des pouvoirs sur le plan institutionnel, et, sur le plan social, à travers un dialogue souvent polémique entre acteurs sociaux puissants et résistances populaires. Même le domaine de la Justice – vénérable institution sociale régulatrice des contentieux humains que l'on pouvait *a priori* peu soupçonner d'être concernée par ce genre de transformations – se voit aujourd'hui littéralement bouleversé par ce qui est qualifié de « révolution » en matière de langage et même comme une véritable « rupture anthropologique »¹⁶.

Du point de vue philosophique, ce modèle recèle notamment, relativement à la liberté, une ambiguïté majeure. La société algorithmique repose en effet d'une part sur des conditions qui offrent à nombre de personnes l'accès à des services rendus possibles par des technologies informatiques et numériques, ainsi que sur des conditions juridiques explicites qui garantissent un certain nombre de droits collectifs et privatifs. Mais, de l'autre, elle renvoie également à des conditions techniques et sociales qui, dans les faits, ne garantissent l'effectivité de cette liberté que de manière formelle ou minimale. D'abord, si la société algorithmique s'inscrit dans le paradigme du contrôle, celui-ci est rendu invisible par le consentement implicite des usagers des services numériques et des citoyens algorithmiquement administrés¹⁷, amplifié par de nouvelles formes d'exploitation capitaliste¹⁸ et par la transformation organisationnelle permanente rendant caduques les formes sociales traditionnelles (notamment les métiers et l'emploi salarié)¹⁹. Ensuite, les plateformes numériques sont couramment employés dans des formules complexes opaques aux usagers au lieu d'en permettre une utilisation transparente et critique. A cet égard, ainsi que l'avait anticipé Foucault, les sujets contemporains sont à la fois traversés et constitués par des pouvoirs nourris par ces formes renouvelées du savoir qui sont issues du calcul informatique et qui s'expriment par des algorithmes développés par des firmes encouragées par les États.

Conclusion

La philosophie, qui se définit comme la discipline des concepts, doit imaginer et formuler des séquences pertinentes pour décrire, analyser et réfléchir les nouvelles pratiques sociales qui définissent la condition humaine. Ainsi sa vocation évaluative ou normative ne peut être réalisée sans qu'émergent des caractérisations conceptuelles efficaces. Or, à propos de la situation contemporaines, de nouvelles conceptualités apparaissent déjà, qui gagnent à être amplifiées et déclinées. Par exemple, l'invention de la notion de « gouvernamentalité algorithmique »²⁰ a permis d'apercevoir comment il est possible d'opérer une salutaire critique pour dissiper la confusion qui s'installe dans les sociétés régies par l'expertise des machines d'intelligence artificielle entre les normes techniques d'une part et les normes sociales, éthiques et politiques de l'autre.

Ainsi, il sera possible de préciser les lignes d'une philosophie politique prenant en compte la manière dont les technologies contemporaines de gestion et d'administration orientent les

¹⁶ Voir Antoine Garapon et Jean Lassègue, *Justice digitale. Révolution graphique et rupture anthropologique*, Paris, PUF, 2018.

¹⁷ Voir Thierry Ménissier, « La servitù volontaria nella società algoritmica », *Filosofia politica*, 1/2022, p. 85-100.

¹⁸ Voir Shoshana Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, New York, Public Affairs, 2019 ; Casilli, Antonio A., Dominique Méda, *Schiavi del Clic. Perché lavoriamo tutti per il nuovo capitalismo ?*, traduction Raffaele Alberto Ventura, Milano, Feltrinelli, 2020

¹⁹ Voir Thierry Ménissier, *Innovations. Une enquête philosophique*, Paris, Éditions Hermann, 2021.

²⁰ Thomas Berns & Antoinette Rouvroy, « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux*, 2013/1 n°177, p. 163-196.

décisions publiques. Une philosophie politique considérant avec des outils critiques adéquats la révolution de l'intelligence artificielle s'avère aujourd'hui nécessaire à la compréhension philosophique de la politique. Or, un travail intermédiaire s'impose aux philosophes en matière de transformation de leur représentation du fait technique. Les objets technologiques tendent en effet à devenir « intelligents », c'est-à-dire que, même non doués de conscience, ni de réflexivité, ni de pensée, ils sont désormais en capacité, *via* les techniques informatiques courantes dites d'« apprentissage » (*machine learning*) et du fait de leur agencement en « réseaux de neurones », d'interagir de plus en plus étroitement avec les usagers, quand bien même ceux-ci n'en sont pas toujours ni pleinement conscients. Ces dispositifs sont même susceptibles de fournir aux usagers l'impression qu'ils sont effectivement intelligents, car ils répondent efficacement à leurs attentes, parfois même lorsque ces dernières ne sont pas explicitement formulées.

A part certaines exceptions²¹, les doctrines de philosophie de la technique disponibles sont héritées d'une époque où ce genre de réalité n'existait pas, et, pour certains auteurs encore importants (par exemple Aristote), n'était même pas imaginable. Aujourd'hui une philosophie des technologies interactives est nécessaire pour reprendre la main sur la transformation dont, au sein d'une mutation sociale générale, le champ politique est l'objet. Cela permettrait de concevoir des évolutions possibles pour le dessein de la philosophie politique qui consiste à se doter de procédures fiables et efficace pour l'action collective.²²

²¹ Par exemple, Simondon, qui demandait que l'humain développe un rapport social aux objets techniques qui l'assistent, avait œuvré, bien avant l'essor de l'intelligence artificielle, au développement d'une philosophie de la technique pertinente pour les défis que doit relever la philosophie de notre époque. Voir Gilbert Simondon, *Del modo di esistenza delli oggetti tecnici* [1958], a cura di Antonio Stefano Caridi, Nocera Inferiore, Orthotes Editrice, 2021.

²² Ce texte est le fruit du travail scientifique qui est mené dans le cadre de la chaire « éthique & IA » soutenue par l'institut pluridisciplinaire en intelligence artificielle MIAI@Grenoble Alpes (ANR-19-P3IA-0003).